

**Journée diocésaine des recommençants adultes**

*Dimanche 3 mai 2026*

**Les sacrements de l'initiation chrétienne**

*à la lumière du livre de La Genèse*

**Père Jean-Yves Payet**

## **Introduction commune aux trois conférences**

*Dire qui nous sommes avant de dire ce que nous recevons.*

Au début de cette journée — où vous allez beaucoup m'entendre parler —, je commence par une question : qui sommes-nous ? Le terme qui vous qualifie ce matin et qui justifie votre présence est celui de « recommençant ». Dans le cadre de la catéchèse des adultes de notre diocèse, il y a plusieurs catégories de chrétiens : les catéchumènes, les néophytes, des chrétiens confirmés et vous, les recommençants. J'aurai l'occasion tout au long de la journée de revenir sur ce mot générique qui explique que vous êtes là ce matin.

Vous êtes tous baptisés — c'est le point commun. Certains ont déjà reçu l'Eucharistie et communient régulièrement, d'autres non. Personne parmi vous n'a encore reçu le sacrement de la Confirmation.

Vous avez chacun et chacune un parcours qui vous est propre. Ce que je vais chercher à faire avec vous, c'est de vous aider à insérer votre propre cheminement dans un cheminement plus global — celui de l'humanité et de l'Église dans leurs relations à Dieu.

C'est un défi qui est ici lancé : comprendre que ma vie, celle des autres, s'inscrit dans un mouvement général commencé il y a très longtemps, au moment de la création elle-même.

Pourtant ce qu'on m'a demandé — la commande qui m'a été faite — c'est de vous parler des trois grands sacrements de l'initiation chrétienne : le Baptême, la Confirmation et l'Eucharistie.

Pour répondre à cette demande, je ne veux pas répondre directement aux questions suivantes : qu'est-ce que le Baptême ? Qu'est-ce que la Confirmation ? Qu'est-ce que l'Eucharistie ? Je vous montrerai que la réponse à ces trois questions se trouve dans la réponse à une autre question, plus fondamentale : qui sommes-nous ? Dit autrement : d'où venons-nous ?

Nous ne commencerons pas par un catéchisme ni un enseignement magistral. Nous commençons par une histoire. La plus vieille histoire du monde. Celle que la Bible raconte dans ses onze premiers chapitres.

Au commencement, Dieu crée. Il crée le ciel et la terre, la lumière et les eaux, les plantes et les animaux. Et il crée l'homme et la femme. Et le texte dit quelque chose

d'étonnant : Dieu se promenait avec eux dans le jardin, le soir, à la brise du jour. Une intimité totale. Une transparence. L'homme et Dieu marchent ensemble, sans distance, sans honte, sans peur.

Et puis quelque chose se brise.

Vous connaissez la suite. La tentation, la désobéissance, la honte, les pagnes de feuilles de figuier. Et l'expulsion. Et le texte précise la direction : ils partent *vers l'orient*. Ce détail géographique n'est pas anodin. Dans la Bible, l'orient — le fait de marcher vers l'est — désigne progressivement l'éloignement de Dieu. S'éloigner de Dieu, c'est marcher vers l'est.

Et cette marche ne s'arrête pas avec Adam et Ève. Caïn, après le meurtre de son frère, part s'installer *à l'est d'Éden*, au pays de Nod — le pays de l'errance. Les bâtisseurs de Babel *se déplacent vers l'orient* et s'installent dans la plaine de Shinéar pour construire leur tour. Génération après génération, l'humanité continue de marcher vers l'est. De s'éloigner.

Mais il y a quelque chose d'encore plus étonnant que cette marche vers l'orient. C'est ce que Dieu fait pendant ce temps-là.

Il ne reste pas dans le jardin. Il ne regarde pas de loin l'humanité qui s'éloigne, les bras croisés. À chaque fois que l'homme tombe, Dieu fait un geste. Une question lancée dans le silence : *où es-tu ?* Des tuniques cousues pour couvrir la honte. Une marque posée sur le meurtrier pour le protéger. Un souffle envoyé sur les eaux du déluge pour recréer ce qui a été détruit. Un arc-en-ciel déposé dans le ciel comme promesse sans condition. Et depuis Babel, l'appel d'Abraham — premier pas du retour.

Et avant de chasser Adam et Ève du jardin, le texte précise que Dieu place les chérubins *à l'orient du jardin d'Éden* pour garder le chemin de l'arbre de vie. L'arbre de vie est là — inaccessible désormais, gardé, mais toujours là. Toute l'histoire qui suit est traversée de cette faim secrète : retrouver le chemin de cet arbre.

C'est cela, Gn 1-11. Ce n'est pas un récit de catastrophe. C'est un récit de miséricorde obstinée. L'humanité marche vers l'orient. Dieu la suit — et on verra qu'il finira par la précéder.

---

Pourquoi commencer par-là, aujourd'hui ?

Parce que cette humanité qui marche vers l'orient, c'est nous. Et parce que nous sommes ici pour tenter de saisir — en profondeur, pas en surface — ce que signifie être baptisé, être confirmé, manger le Corps du Christ. L'enjeu aujourd'hui n'est pas

de préparer des sacrements comme on prépare un examen. C'est de comprendre ce que vous portez déjà, ce que vous allez recevoir, et pourquoi tout cela forme un seul et même don.

Car ce ne sont pas trois choses différentes. C'est une seule et même réalité — la vie en Christ — que chaque sacrement éclaire d'un angle différent. Et cette réalité n'est pas seulement la vôtre. Elle appartient à tous les baptisés de tous les temps. Ce que vous vivez, Adam et Ève en portaient déjà l'esquisse sans le savoir. Ce que Noé a traversé dans les eaux du déluge, vous l'avez traversé dans les eaux de votre Baptême. Le souffle qui a recréé la terre après le déluge, c'est le même souffle que vous allez recevoir. Chaque chrétien accomplit en lui-même ce que toute l'humanité attendait depuis la première page.

---

Ce que nous allons faire ensemble aujourd'hui s'appelle une lecture *typologique* de la Bible. Ce mot un peu savant désigne quelque chose de simple et de fondamental.

Lire la Bible typologiquement, c'est lire les textes de l'Ancien Testament à deux niveaux à la fois. Au premier niveau — le niveau littéral —, le texte dit ce qu'il dit : Noé construit une arche, il entre dans les eaux du déluge, il en sort vivant. C'est un événement réel, une histoire vraie, racontée pour elle-même.

Mais au deuxième niveau — le niveau typologique —, ce même événement *préfigure* quelque chose qui viendra plus tard et qui l'accomplira pleinement. Noé dans les eaux du déluge préfigure le baptisé dans les eaux du Baptême. Les tuniques de peau préfigurent le chrétien revêtu du Christ. Le signe posé sur Caïn préfigure le chrême de la Confirmation. Nous y reviendrons tout au long de la journée.

Ces deux niveaux ne s'opposent pas. Le sens littéral est réel et nécessaire. Le sens typologique ne l'efface pas — il le déploie, il lui donne sa profondeur ultime. Comme une graine contient déjà l'arbre — sans être encore l'arbre.

Mais — et c'est décisif — cette lecture typologique ne serait qu'un jeu intellectuel si elle ne reposait pas sur un événement précis et unique : l'Incarnation du Verbe de Dieu. C'est parce que Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ que les figures de l'Ancien Testament trouvent leur sens plein. Ce n'est pas nous qui projetons rétrospectivement des symboles sur des textes anciens. C'est Dieu lui-même qui, en s'incarnant, a *accompli* ce qu'il avait semé dans l'histoire depuis le commencement.

Saint Paul l'exprime avec précision dans la lettre aux Galates : « *La loi a été notre pédagogue pour nous conduire au Christ* » (Ga 3,24). Et dans la lettre aux Colossiens : « *Tout cela n'était que l'ombre des choses à venir — mais le corps, c'est*

*le Christ* » (Col 2,17). L'ombre est réelle. Mais ce qui lui donne son existence, c'est le corps qui la projette — le Christ lui-même.

Aujourd'hui, nous allons lire Gn 1-11 de cette façon. D'abord le sens littéral — ce que le texte dit, dans son contexte, dans sa beauté propre. Puis le sens typologique — ce que ce texte préfigurait, et que l'Incarnation du Verbe a accompli dans les sacrements que vous portez.

## Première conférence — Le Baptême

*Revêtu, réorienté, recréé.*

### Entrée en matière.

Le Baptême n'est pas un rite d'entrée administratif. Ce n'est pas le premier échelon d'un parcours religieux. C'est le moment où quelque chose de fondamental se passe dans une vie — quelque chose que Dieu préparait depuis la première page de la Bible. Pour le voir, nous allons nous arrêter sur trois textes de la Genèse. Trois gestes de Dieu. Trois visages du même sacrement.

---

### Première typologie — Les tuniques de peau.

*Genèse 3,21.*

Adam et Ève viennent de tout perdre. Ils ont désobéi, ils se sont cachés, ils ont eu honte l'un de l'autre et de Dieu. Ils se sont fabriqué des pagnes de feuilles de figuier — ce geste maladroit et touchant de l'homme qui tente de couvrir sa honte par ses propres moyens. Et Dieu les condamne à quitter le jardin.

Mais juste avant de les faire sortir, le texte dit ceci, en une seule phrase, presque en passant : « *L'Éternel Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau, et il les en revêtit.* »

Dieu coud. Dieu habille. Il se fait couturier pour ceux qui viennent de le trahir.

Des tuniques de peau supposent une mort. Le texte ne s'y attarde pas — il le dit sobrement, sans s'expliquer. Mais ce détail a retenu l'attention de saint Jean Chrysostome (344-407), qui note dans ses homélies sur la Genèse que Dieu, voyant Ève et Adam honteux d'une nudité qu'ils ne pouvaient ni couvrir ni cacher, eut compassion de leur infortune et fit des tuniques de peau pour les en revêtir. Ce qui frappe Chrysostome, c'est la matérialité du geste — Dieu ne dit pas simplement « je vous pardonne, allez. » Il fait quelque chose de concret, de tendre, de manuel. Il s'occupe de leur honte.

Les Pères de l'Église n'ont pas laissé passer ce verset. Ils y ont vu une anticipation de ce que le Christ allait accomplir : une vie donnée pour couvrir la nudité du pécheur. Non plus des peaux d'animaux — la vie même du Fils de Dieu. Ce que les tuniques de peau esquissaient maladroitement, le Baptême l'accomplit pleinement. Voilà ce que ce texte préfigurait.

Saint Paul le dit avec une précision saisissante dans la lettre aux Galates : « *Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ* » (Ga 3,27). Revêtu. Comme on revêt un vêtement. Ce n'est pas une métaphore décorative. C'est une réalité ontologique : le baptisé est couvert du Christ. Sa honte est couverte. Non pas effacée comme si elle n'avait pas existé — couverte, au prix d'un sacrifice.

Nous portons tous en nous des zones de honte — des choses que nous avons faites ou subies, des blessures que nous cachons, des pagnes de feuilles de figuier que nous nous sommes fabriqués pour nous protéger. Le Baptême ne nous demande pas d'abord de nous corriger, de nous améliorer, de mériter quelque chose. Il nous dit : *tu es revêtu*. Quelque chose de plus grand que ta honte te couvre déjà. Et ce quelque chose, c'est le Christ lui-même.

---

## Deuxième typologie — La marche vers l'orient renversée.

*Genèse 3,24 et Luc 1,78.*

### le mot hébreu lui-même

Éden est à l'orient comme il est *au commencement* : c'est le lieu de l'origine, de la plénitude première. En effet, le terme hébreu **מִקְדֶּם** (*miqqedem*) signifie « c'est là que tout commence ». La racine *qedem* signifie simultanément « **l'est** » et « **l'ancien temps** », « **ce qui est en avant** », le primordial. L'orient n'est donc pas d'abord une direction géographique, c'est une catégorie temporelle autant que spatiale. Au début, l'Orient désigne le lieu où se trouvent les délices de Dieu, son jardin dont l'homme a la responsabilité. Il est donc situé symboliquement vers le soleil levant, c'est là que Dieu s'y trouve.

### La trajectoire est dans Genèse

Ce qui est frappant, c'est qu'il va y avoir un mouvement qui s'aggrave au-delà de l'Éden, et qui accompagne toujours une rupture :

Gn 2,8 : Dieu plante le jardin à l'orient. C'est le lieu de la présence, de la communion.

Gn 3,24 : après la faute, les chérubins sont placés à l'orient du jardin d'Éden pour en barrer l'accès. L'orient devient frontière, séparation.

Gn 4,16 : Caïn, après le meurtre d'Abel, s'en va au pays de Nod, à l'orient d'Éden. L'exil s'approfondit.

Gn 11,2 : les bâtisseurs de Babel migrent encore vers l'orient. C'est la dispersion définitive.

L'est de l'est de l'est. Chaque étape marque un éloignement supplémentaire de l'origine, une couche de plus entre l'homme et le jardin.

### **La tension théologique**

Il y a là un paradoxe voulu : **l'orient est à la fois le lieu de Dieu et la direction de la fuite**. Ce qui devrait être l'aurore, le surgissement de la lumière, devient le chemin de l'exil. L'homme court vers ce qui ressemble à l'origine sans jamais y revenir, comme on court après le soleil qui se lève et qui s'éloigne. Il croit courir vers Dieu qui, finalement, se trouve derrière lui.

Dieu se trouve alors à l'ouest. C'est pourquoi, chaque fois qu'il y a un retournement vers Dieu, cela se fera vers l'ouest. Ce sera la trajectoire d'Abraham par exemple.

Cependant, le mouvement général de l'humanité et du peuple de Dieu sera sans cesse l'éloignement vers l'est. C'est pourquoi, en définitive, Dieu va lui-même renverser la situation : puisque vous allez dans la direction opposée à la vie, et bien je vais me déplacer et me mettre en face de vous, avec vous, à l'orient. Autrement dit : l'humanité est partie vers l'est, mais c'est l'orient lui-même — le Christ, soleil levant — qui vient à sa rencontre.

C'est ce que les Pères de l'Église ont profondément médité. C'est pourquoi les premières basiliques chrétiennes ont été orientées — le mot lui-même vient de là — tournées vers l'est pour la prière : non pas parce que Dieu est géographiquement là, mais parce que l'est est le symbole du Christ comme Soleil levant (Lc 1,78), de la résurrection, du retour possible à l'origine perdue. Jusqu'au jour où l'homme nouveau, le Christ et la Jérusalem nouvelle descendront du ciel.

La liturgie ancienne — et encore aujourd'hui dans certains rites — orientait le baptisé face à l'occident pour renoncer à Satan, puis face à l'orient pour professer sa foi. Tourné d'abord vers l'ouest : je renonce à la marche qui s'éloigne. Tourné ensuite vers l'est : je me tourne vers la lumière qui vient. Mais quelle lumière ?

L'humanité, chassée du jardin, part vers l'orient. Cette marche vers l'est est le mouvement de fond de toute la Genèse — l'éloignement progressif, la distance qui se creuse entre l'homme et Dieu.

L'évangile de Luc, au premier chapitre, dans le cantique de Zacharie, donne le nom de cette lumière : « *L'astre levant venu d'en haut nous a visités, pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour diriger nos pas sur le chemin de la paix* » (Lc 1,78-79). L'astre levant — en grec *anatole*, qui signifie à la fois l'orient et le lever du soleil — c'est le Christ.

Et voilà le renversement que le Baptême accomplit, la préfiguration que le texte portait. L'humanité marchait vers l'est en s'éloignant de Dieu. Le Christ, lui, est l'orient de Dieu — il vient d'en haut, il se lève du côté de Dieu, et il vient *vers nous*. Dieu renverse les perspectives : ce n'est plus l'homme qui marche à l'aveugle vers un orient qui l'éloigne. C'est Dieu qui se fait orient, qui se lève comme un astre, et qui vient visiter ceux qui sont assis dans les ténèbres.

Ainsi donc, le baptisé ne marche plus vers l'est pour fuir. Il marche vers le Christ — qui est lui-même l'astre levant, la lumière venue de Dieu. La direction a changé. Non pas parce que le baptisé a trouvé en lui la force d'opérer un demi-tour — mais parce que Dieu s'est mis en face de lui, et qu'il est impossible de marcher vers cette lumière-là sans s'éloigner des ténèbres. Désormais, les ténèbres sont à l'ouest — symboliquement bien entendu — vers le soleil couchant, vers la nuit qui s'annonce.

---

### Troisième typologie — Le déluge.

*Genèse 6-9 et 1 Pierre 3,20-21.*

Avant d'entrer dans le récit du déluge, arrêtons-nous un instant sur l'eau elle-même. Car l'eau est présente depuis la première ligne de la Bible. « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était informe et vide, les ténèbres couvraient l'abîme, et le souffle de Dieu planait sur les eaux* » (Gn 1, 1-2). Avant la lumière, avant les plantes, avant l'homme — il y a les eaux. Et le souffle de Dieu qui plane sur elles.

L'eau dans la Bible n'est jamais un élément neutre. Elle est ambivalente, redoutable, chargée de sens. Elle peut donner la vie — la pluie sur la terre sèche, la source dans le désert. Et elle peut donner la mort — la mer déchaînée, le fleuve qui déborde. Elle est à la fois ce dont tout être vivant a besoin pour survivre, et ce qui peut tout engloutir en quelques heures.

C'est précisément cette ambivalence que Dieu va utiliser pour dire quelque chose d'essentiel sur le Baptême.

Le déluge est une image de mort et de résurrection — la première grande image baptismale de la Bible. Et ce n'est pas une interprétation tardive plaquée sur le texte. C'est le texte lui-même qui le dit, à qui sait le lire.

Souvenons-nous de la création. Au deuxième jour, Dieu avait séparé les eaux d'en haut des eaux d'en bas pour créer un espace vivable. Le déluge fait exactement l'inverse : « *Les réservoirs du grand abîme se fendirent, les vannes des cieux*

*s'ouvrissent.* » Les deux masses d'eau se rejoignent. La création retourne au chaos des origines — le tohu-bohu du commencement. Tout meurt.

Remarquons ce qui se passe : les eaux ne détruisent pas seulement. Elles purifient. Elles emportent avec elles tout ce qui s'est corrompu, tout ce qui s'est éloigné de Dieu. Les eaux du déluge sont mortelles — et c'est exactement leur rôle. Ce qui doit mourir meurt. Ce qui est sauvé, l'est dans l'arche, porté *sur* les eaux, non pas englouti *par* elles.

C'est le premier grand paradoxe de l'eau dans la Bible : les mêmes eaux qui tuent sauvent Noé. Les mêmes eaux qui engloutissent le monde corrompu portent l'arche vers la vie nouvelle. L'eau ne fait pas deux choses différentes — elle fait une seule chose, dont les effets sont opposés selon ce qu'on est.

Et voilà le signe du Baptême, et ce que ce texte préfigurait. Les eaux baptismales ne sont pas de l'eau bénite dans un sens purement symbolique. Ce sont des eaux de mort et de résurrection. Ce qui entre dans ces eaux, c'est l'homme ancien — celui qui marchait vers l'orient, celui qui se cachait dans sa honte. Ce qui en ressort, c'est une créature nouvelle. Les mêmes eaux. Deux réalités opposées.

Mais au milieu des eaux, Dieu se souvient de Noé. Et il fait passer un souffle sur la terre. Ce souffle — en hébreu *rouah* — c'est le même mot que le souffle de Dieu qui planait au-dessus des eaux au premier jour de la création. Le signe est clair : une nouvelle création commence. L'eau et le souffle ensemble — comme au commencement. Comme dans le Baptême, où l'eau et l'Esprit agissent ensemble. Jésus lui-même le dira à Nicodème : « *À moins de naître de l'eau et de l'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* » (Jn 3,5).

Noé sort de l'arche. Il a traversé les eaux de la mort. Il émerge dans un monde neuf. C'est exactement ce que Saint Pierre dira des siècles plus tard, sans aucune ambiguïté : « *Jadis, à l'époque de Noé, quelques personnes — huit en tout — furent sauvées par l'eau. Cette eau était une figure du Baptême qui vous sauve maintenant* » (1 P 3, 20-21).

Pierre ne fait pas une analogie poétique. Il dit : le déluge *était* le Baptême, sous forme d'image. Les eaux qui ont détruit et recréé le monde de Noé — ce sont les mêmes eaux qui détruisent et recréent le baptisé. Ce qui meurt dans les eaux du Baptême, c'est l'homme ancien — celui qui marchait vers l'orient, celui qui se cachait dans ses pagens de feuilles de figuier. Ce qui remonte de ces eaux, c'est une créature nouvelle.

Et Noé lui-même, dans ce récit, est une figure à deux visages. Il est figure du Christ d'abord — l'homme juste qui traverse la mort et en ressort victorieux, dont la sortie de l'arche inaugure un monde nouveau. Et il est figure du baptisé ensuite — celui

qui entre dans les eaux de la mort et qui en ressort revêtu d'une promesse, sous un arc-en-ciel.

Saint Paul résume tout cela en une phrase dans la lettre aux Romains : « *Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés. Nous avons donc été ensevelis avec lui par le Baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle* » (Rm 6, 3-4).

---

### **Conclusion — Une seule réalité, trois visages.**

Ces trois textes de la Genèse disent la même chose sous trois angles différents.

Les tuniques de peau disent : *tu es revêtu*. Quelque chose a été sacrifié pour couvrir ta honte. Ce quelque chose, c'est le Christ. Tu ne te présentes plus à Dieu dans ta nudité — tu te présentes en lui.

La marche vers l'orient renversée dit : *tu es réorienté*. La direction de ta vie a changé. Non pas par ta volonté seule, mais parce que Dieu s'est mis en face de toi comme un astre levant. Tu marches maintenant vers lui.

Le déluge dit : *tu es recréé*. Tu as traversé des eaux de mort. Ce qui en est sorti, ce n'est pas une version améliorée de toi-même. C'est une créature nouvelle — portée par le même souffle qui planait sur les eaux au commencement.

Revêtu. Réorienté. Recréé. Ce ne sont pas trois étapes. C'est une seule réalité — votre vie baptismale — contemplée depuis trois angles différents. Et cette réalité, vous la portez depuis le jour de votre Baptême. Elle ne vous a pas quittés. Elle est là, en vous, attendant d'être reconnue, approfondie, vécue dans toute sa profondeur. C'est ce que nous verrons tout à l'heure avec la Confirmation.

## Deuxième conférence — La Confirmation

*Vivifié, soutenu, protégé.*

### Entrée en matière.

Nous venons de contempler le Baptême à travers trois gestes de Dieu dans la Genèse. Les tuniques de peau — tu es revêtu du Christ. La marche vers l'orient renversée — tu es réorienté vers lui. Le déluge — tu es recréé par les eaux de mort et de résurrection.

Mais une question se pose immédiatement. Recevoir quelque chose ne suffit pas à le vivre. Un enfant qui naît reçoit la vie — mais il faut encore que cette vie soit nourrie, fortifiée, soutenue pour qu'elle se déploie. Le Baptême pose quelque chose de réel et de définitif dans une vie. La Confirmation approfondit ce don en donnant au baptisé la force de le vivre.

Et cette force a un nom. C'est l'Esprit Saint.

Pour comprendre ce que la Confirmation accomplit, nous repartons dans les premiers chapitres de la Genèse. Parce que l'Esprit de Dieu n'apparaît pas pour la première fois à la Pentecôte. Il est là depuis la première ligne de la Bible. Et les textes que nous allons lire l'ont reconnu bien avant nous.

---

### Première typologie — Le souffle sur le tohu-bohu.

*Genèse 1,2.*

La Bible commence par ces mots : « *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était informe et vide — en hébreu tohu-bohu —, les ténèbres couvraient l'abîme, et le souffle de Dieu planait sur les eaux.* »

Avant la lumière. Avant les plantes et les animaux. Avant l'homme. Il y a le tohu-bohu — le chaos, le désordre, le vide. Et sur ce chaos, un souffle. Le *rouah* de Dieu.

Ce mot est féminin en hébreu — ce qui n'est pas sans signification : la tradition a parfois rapproché le souffle de Dieu de la figure maternelle de la sagesse divine, cette Sagesse qui, dans les livres sapientiaux, est présente aux côtés de Dieu dès le commencement.

Ce mot hébreu *rouah* est intraduisible en un seul mot français. Il signifie à la fois le souffle, le vent et l'esprit. C'est le même mot qui désignera plus tard l'Esprit de Dieu

dans les prophètes, l'Esprit que Jésus souffle sur ses disciples au soir de Pâques, l'Esprit qui descend sur les apôtres à la Pentecôte. Depuis la première ligne de la Bible, c'est lui qui est à l'œuvre.

Et que fait-il sur le tohu-bohu ? Il plane. Il est là, présent, actif, avant même que quoi que ce soit existe. Et sous l'action de ce souffle, le chaos devient cosmos — l'informe prend forme, le vide se remplit, les ténèbres reculent. Ce que le souffle de Dieu touche, cela vit.

Voilà ce que ce texte préfigurait. Regardons maintenant ce que cela dit de la Confirmation.

Chacun de nous porte en lui son propre tohu-bohu. Ces zones d'ombre, de désordre intérieur, de vide que rien ne semble pouvoir combler. Ces endroits de notre vie où nous ne savons pas très bien qui nous sommes, où nous allons, ce que nous valons. Ce chaos-là n'est pas étranger à Dieu. Il le connaît depuis le commencement. Et c'est précisément là que son souffle intervient.

La Confirmation n'est pas réservée aux chrétiens qui ont tout réglé, qui ont mis de l'ordre dans leur vie, qui se sentent prêts. Elle est donnée à des baptisés qui portent encore leur tohu-bohu personnel — et c'est dans ce tohu-bohu que l'Esprit vient planer. Non pas pour l'effacer d'un coup de baguette magique, mais pour y introduire progressivement la lumière, l'ordre, la vie. Exactement comme au premier matin du monde.

Le confirmé est un homme, une femme, sur qui le souffle de Dieu se pose. Ce souffle ne fait pas de bruit. Il ne s'annonce pas avec des trompettes. Il plane — patiemment, silencieusement, efficacement. Et sous son action, quelque chose de vivant se met à croître, là où il n'y avait que chaos.

---

## **Deuxième typologie — Le souffle sur les eaux du déluge.**

*Genèse 8,1.*

Nous avons traversé le déluge tout à l'heure avec le Baptême, sous l'angle des eaux qui détruisent et recréent. Revenons-y maintenant sous un angle différent — celui du souffle.

Au moment où les eaux ont tout recouvert, où tout semble perdu, où l'arche flotte dans un monde qui n'est plus qu'eau et silence — le texte dit ceci : « *Dieu se souvint de Noé, et Dieu fit passer un souffle sur la terre, et les eaux se retirèrent.* »

Le même *rouah*. Le même souffle que celui qui planait sur les eaux du chaos au premier jour. Il revient — et les eaux reculent. La terre réapparaît. La vie peut recommencer.

Ce détail est décisif. L'Esprit de Dieu n'intervient pas seulement au commencement, une fois pour toutes, pour donner la vie. Il revient. Il intervient à nouveau au moment où tout semble englouti. Il maintient la vie là où les eaux voudraient tout recouvrir.

Et voilà ce que cette préfiguration révèle sur la Confirmation. Le baptisé ne reçoit pas l'Esprit comme on reçoit un capital qu'on place et dont on vivrait tranquillement les intérêts. La vie chrétienne traverse des eaux. Des périodes où tout semble recouvert — la foi vacille, le sens disparaît, la prière devient sèche, les épreuves s'accumulent. Des moments où l'on se demande si quelque chose est encore vivant sous tout cela.

C'est précisément dans ces moments-là que le *rouah* revient. Pas forcément de façon spectaculaire. Comme dans le récit — une brise, un souffle, et les eaux commencent à se retirer. Et la terre réapparaît.

La Confirmation donne au baptisé non seulement la vie de l'Esprit, mais la *persévérance* dans cette vie. La force de traverser les eaux sans être englouti. Non pas parce que le confirmé est plus fort que les autres, mais parce que ce souffle qui a asséché les eaux du déluge est en lui — et que rien ne peut l'éteindre.

---

### Troisième typologie — Le signe de Caïn.

*Genèse 4,15.*

Celui-ci est peut-être le plus surprenant des trois. Parce qu'il concerne Caïn — le premier meurtrier de la Bible. Et pourtant c'est dans ce texte que se cache l'une des images les plus fortes de ce que la Confirmation accomplit.

Rappelons le récit. Caïn a tué son frère Abel. Dieu l'interroge. Caïn est condamné à l'errance. Et là, pour la première fois dans la Bible, un homme se plaint à Dieu de sa peine : « *Ma peine est trop grande pour être supportée. Je serai caché loin de ta face, errant et vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera.* »

C'est un cri. Presque une prière — maladroite, insolente dans sa formulation, mais un cri.

Et Dieu répond. À ce meurtrier. Par un geste de protection : « *L'Éternel lui dit : si quelqu'un tue Caïn, Caïn sera vengé sept fois. Et l'Éternel mit sur Caïn un signe pour que quiconque le trouverait ne le frappât pas* » (Gn 4, 15).

Ce signe — cette marque posée sur Caïn — n'est pas une marque d'infamie, un signe de malédiction visible de tous. C'est exactement le contraire. C'est une marque de *protection*. Un signe visible qui dit à quiconque croiserait Caïn : cet homme est sous la garde de Dieu. Ne le touchez pas.

Dieu pose sa marque sur le premier meurtrier de l'histoire humaine. Non pas pour effacer ce qu'il a fait — Caïn vivra dans l'errance, loin de la face de Dieu. Mais pour signifier que même dans le pire, même dans l'éloignement extrême, il y a une limite que personne ne peut franchir : la vie de cet homme appartient à Dieu.

Et voilà ce que cette préfiguration accomplit dans la Confirmation.

Le chrême — cette huile parfumée que l'évêque trace en croix sur le front du confirmé — est exactement ce signe. Une marque visible posée sur un homme, sur une femme, qui dit au monde, aux forces du mal, à tout ce qui voudrait atteindre ce baptisé : cette personne est sous la garde de Dieu. Ne la touchez pas.

Ce n'est pas un signe magique qui épargnerait le confirmé des épreuves, des souffrances, des tentations. Caïn lui-même, malgré sa marque, a vécu dans l'errance. Mais c'est un signe réel, ontologique — quelque chose a changé dans la nature de cet homme ou de cette femme. Il appartient à Dieu d'une façon nouvelle, scellée, définitive.

Et remarquons ce détail qui n'est pas anodin : Dieu pose ce signe sur Caïn *avant qu'il mérite quoi que ce soit*. Avant le repentir, avant la conversion, avant que Caïn ait fait ses preuves. C'est Dieu qui prend l'initiative. C'est lui qui protège. C'est lui qui scelle. Le confirmé ne reçoit pas ce signe parce qu'il a atteint un niveau de sainteté suffisant. Il le reçoit parce que Dieu a décidé de poser sa main sur lui.

---

### **Conclusion — Un seul Esprit, trois visages.**

Ces trois textes de la Genèse révèlent trois visages du même Esprit.

Le souffle sur le tohu-bohu dit : *tu es vivifié*. L'Esprit de Dieu est entré dans ton chaos personnel et y fait croître la vie — patiemment, silencieusement, sûrement.

Le souffle sur les eaux du déluge dit : *tu es soutenu*. Quand les eaux recouvrent tout, quand la foi vacille et le sens disparaît, ce souffle revient. Il ne t'abandonne pas dans les eaux. Il les assèche.

Le signe de Caïn dit : *tu es protégé*. Une marque a été posée sur toi — le saint chrême, en croix sur ton front. Ce signe dit à tout ce qui voudrait t'atteindre : cet homme, cette femme, appartient à Dieu.

Vivifié. Soutenu. Protégé. C'est une seule réalité — la vie dans l'Esprit — contemplée sous trois angles. Et cette réalité s'enracine dans le même sol que celle du Baptême. Le même souffle qui planait sur les eaux de la création plane maintenant sur vous. C'est ce que nous verrons tout à l'heure avec l'Eucharistie.

## Homélie — Dimanche 3 mai 2026

### *Le chemin qui renverse la marche.*

*Jean 14, 1-12.*

Ce matin, nous avons suivi ensemble une longue marche. Celle de l'humanité qui, depuis le jardin d'Éden, marche vers l'orient — qui s'éloigne, génération après génération, de Dieu qui la suit avec des gestes de miséricorde obstinée. Une marche longue, douloureuse, traversée d'errances et de retours manqués.

Et voilà que dans cet évangile, quelqu'un se met en travers de cette marche. Et il dit : *je suis le chemin.*

---

Qu'est-ce qu'un chemin ? Nous en avons tous une idée très concrète, très personnelle. Un sentier de montagne qui grimpe et qui tourne. Un chemin forestier sous les pins, frais et ombragé. Une route de campagne qui s'étire entre les champs. Un chemin de ville, pavé, bordé de façades. Un chemin qu'on connaît par cœur — et un chemin qu'on emprunte pour la première fois, avec cette légère inquiétude de ne pas savoir où il mène.

Un chemin va d'un point A à un point B. On le parcourt, on le perd, on le retrouve. On le demande à quelqu'un qui le connaît mieux que soi. On y marche seul, ou à plusieurs. Il monte, il descend, il est long, il est court, il est beau ou pénible. Mais dans tous les cas — un chemin, on ne l'est pas. On le suit. On le trace parfois. Mais on n'est pas le chemin lui-même.

Or Jésus dit précisément cela : *je suis le chemin.* Pas : je vous montre le chemin. Pas : je connais le chemin. Je *suis* le chemin. C'est un renversement complet de tout ce qu'on attendait.

---

Comment cela arrive-t-il ? Par la question la plus honnête du Cénacle. Thomas — ce Thomas qu'on appelle trop vite l'incrédule, alors qu'il est surtout quelqu'un qui ne fait pas semblant de comprendre ce qu'il ne comprend pas — Thomas dit simplement : « *Seigneur, nous ne savons pas où tu vas — comment pourrions-nous en connaître le chemin ?* »

C'est une question désarmante de sincérité. Et Jésus ne répond pas à la question posée — il la renverse. Thomas cherchait un itinéraire, une carte, des étapes. Jésus lui offre une personne. *Je suis le chemin, la vérité et la vie.*

Mais cette révélation ne s'arrête pas à Thomas. Elle traverse le Cénacle, elle traverse les siècles, elle arrive jusqu'ici ce matin.

À Thomas personnellement, Jésus dit : toi qui cherches un itinéraire, je te donne une relation. Le chemin n'est pas une route à suivre — c'est moi, à suivre.

À son Église naissante, il dit : vous qui allez traverser les siècles sans me voir physiquement, je reste votre chemin — dans chaque eucharistie, dans chaque sacrement, dans chaque moment de votre vie. Je ne vous laisse pas orphelins sur la route.

Et à chacun de vous, assis là ce matin, il dit la même chose. Toi qui as recommencé à marcher. Toi qui cherches une direction sans toujours pouvoir la nommer. Toi qui portes tes errances et tes recommencements. Je suis ton chemin.

Et remarquons que les trois mots sont inséparables. *Chemin, vérité et vie* — ce n'est pas une liste. C'est une seule réalité vue sous trois angles. Le chemin sans la vérité devient errance — on marche, mais vers quoi ? On s'agite, on s'épuise, on accumule les kilomètres sans jamais arriver. La vérité sans le chemin reste abstraite — une belle idée qu'on contemple de loin, qu'on admire peut-être, mais qu'on n'habite pas. Elle ne transforme rien, elle ne déplace personne. Et les deux sans la vie restent stériles — on peut connaître la direction, posséder toutes les cartes, et rester immobile au bord de la route, sans élan, sans souffle, sans rien qui pousse à partir. Jésus dit les trois ensemble parce qu'il *est* les trois ensemble. En lui, la marche, la vérité et la vie sont une seule et même chose.

---

Ce chemin n'est pas un chemin parmi d'autres. Il est le chemin qui renverse la marche vers l'orient.

L'humanité depuis Adam marchait vers l'est, loin de Dieu, loin du jardin. Et voilà que dans l'évangile de Jean, au tout début, Jésus dit à Nathanaël quelque chose d'étrange et de magnifique : « *Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme* » (Jn 1,51). Ceux qui connaissaient les Écritures ont immédiatement reconnu l'image — l'échelle de Jacob à Béthel, cette échelle posée sur la terre dont le sommet touchait le ciel, sur laquelle les anges montaient et descendaient. Ce lieu de communication entre le ciel et la terre, ce passage entre Dieu et l'homme — Jésus dit : c'est moi. Je suis l'échelle. Je suis le chemin qui monte vers le Père et qui descend vers vous. Non plus une échelle de pierre dans un songe — une personne, vivante, donnée.

Toutes les typologies que nous avons contemplées ce matin convergent vers cette révélation. Les tuniques de peau disaient : tu es revêtu. La marche renversée disait :

tu es réorienté. Le déluge disait : tu es recréé. Mais derrière chacun de ces gestes, c'était déjà lui — déjà le chemin qui se traçait, déjà l'échelle qui se dressait entre le ciel et la terre. Et maintenant, il se nomme. *Je suis le chemin.*

---

Vous êtes des recommençants. Ce mot dit quelque chose de beau et de vrai sur votre situation : vous avez recommencé à marcher. Peut-être après une longue pause. Peut-être après vous être perdus sur d'autres chemins. Peut-être après avoir marché longtemps vers l'orient sans trop savoir pourquoi.

Et l'évangile de ce matin vous dit ceci : vous ne cherchez pas un programme, des étapes, un itinéraire balisé. Vous cherchez — peut-être sans pouvoir encore le nommer — quelqu'un qui soit lui-même le chemin. Quelqu'un en qui la marche, la vérité et la vie sont une seule et même réalité.

Le voici.

## Troisième conférence — L'Eucharistie

### *L'arbre de vie retrouvé.*

#### **Entrée en matière — l'arbre de vie interdit.**

Nous voilà au terme de cette journée. Nous avons parcouru ensemble un long chemin — depuis la première ligne de la Bible jusqu'aux sacrements que vous portez ou que vous allez recevoir. Et avant d'aller plus loin, je voudrais revenir un instant au début. Au jardin d'Éden.

Quand Dieu crée le jardin, il y plante deux arbres au centre. Le premier est l'arbre de la connaissance du bien et du mal — celui dont Adam et Ève vont manger. Mais il y en a un deuxième, que le texte mentionne presque en passant, et sur lequel on ne s'arrête presque jamais : *l'arbre de vie*. Un arbre dont le fruit donne la vie éternelle.

Adam et Ève ne mangent pas de cet arbre. Et après la chute, Dieu prend une décision radicale : « *Il chassa l'homme, et il plaça à l'orient du jardin d'Éden les chérubins et la flamme du glaive tournoyant, pour garder le chemin de l'arbre de vie* » (Gn 3,24).

Remarquons la direction : les chérubins sont placés *à l'orient* du jardin. L'humanité chassée marche vers l'orient — nous l'avons vu ce matin. Et c'est précisément dans cette direction que se trouvent les gardiens de l'arbre de vie. L'homme marche vers l'est, vers cet arbre qu'il ne peut plus atteindre. Il porte en lui ce manque sans peut-être pouvoir le nommer — cette faim d'une nourriture que rien de périssable ne peut combler.

Toute la journée, nous avons suivi cette humanité affamée. Affamée de Dieu, affamée de sens, affamée de cette vie éternelle dont elle a été séparée. Et à chaque étape, Dieu a fait un geste — des tuniques pour couvrir la honte, un arc-en-ciel pour sceller l'alliance, un souffle pour recréer ce qui avait été détruit. Des gestes réels, des gestes de miséricorde obstinée. Mais des gestes qui ne comblaient pas encore le manque fondamental.

L'Eucharistie est la réponse définitive à ce manque. Elle est l'arbre de vie retrouvé.

Non plus gardé par des chérubins et une flamme de glaive tournoyant. Non plus interdit, inaccessible, protégé. Mais posé sur un autel, à portée de main, donné librement à manger et à boire. « *Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement* » (Jn 6, 51). Ce que les chérubins gardaient depuis la chute, le Christ le redonne — sous la forme d'un repas.

Et c'est pour cela que l'Eucharistie est *la source et le sommet de toute la vie chrétienne*, selon les mots du Concile Vatican II. Source — parce que c'est d'elle que jaillit la vie chrétienne à chaque célébration. Sommet — parce que toute l'histoire du salut, depuis ce jardin perdu jusqu'à aujourd'hui, converge vers ce pain et ce vin posés sur l'autel. Le Baptême trouve en elle son sens plein. La Confirmation trouve en elle son accomplissement. Sans l'Eucharistie, les deux autres sacrements restent comme des portes ouvertes sur une maison qu'on n'habite pas encore.

Mais avant d'arriver à cet arbre retrouvé, il a fallu un chemin. Un chemin long, douloureux, traversé de sacrifices et de gestes de miséricorde. Ce chemin, les deux textes que nous allons lire maintenant nous le font traverser — depuis le premier grand sacrifice de l'humanité réconciliée avec Dieu jusqu'au don définitif du Fils sur la croix.

Car voilà ce qu'il faut comprendre dès le départ : le chemin vers l'arbre de vie passe par la croix. C'est le sacrifice. Et le fruit de cet arbre se mange — c'est le repas. Sacrifice et repas ne sont pas deux choses séparées. Ils sont les deux faces d'un seul et même don.

---

### **Un fil qui traverse tout — repas, sacrifice, nourriture.**

Avant d'entrer dans les deux typologies, il faut poser une question fondamentale. Parce que l'Eucharistie est à la fois un sacrifice et un repas — et ces deux réalités nous semblent parfois difficiles à tenir ensemble. Comment une mort peut-elle devenir une nourriture ? Comment un sacrifice peut-il devenir un repas partagé ?

La réponse est dans la Bible elle-même. Parce que dans la Bible, les deux sont inséparables depuis le commencement.

Regardons les grands moments de l'histoire sainte. Le sacrifice offert au Temple à Jérusalem se termine toujours par un festin partagé entre les prêtres et le peuple. Dans la logique biblique, tout grand sacrifice débouche sur un repas. Tout repas sacré suppose qu'une vie a été donnée.

Pourquoi ? Parce que la vie ne se donne pas sans mourir. Pour nourrir quelqu'un, il faut que quelque chose meure — un grain de blé, un animal, une vigne taillée. La mort et la nourriture sont liées depuis le commencement de la création. Ce que l'Eucharistie révèle, c'est que Dieu lui-même a voulu entrer dans cette logique — donner sa vie pour nourrir la nôtre. Non plus un grain de blé. Non plus un animal sacrifié. Son propre Fils.

Ce fil — sacrifice offert, vie donnée, repas partagé — nous allons le suivre maintenant dans deux textes.

---

## Première typologie — Le sacrifice de Noé.

*Genèse 8,20-21 et Jean 19,34.*

Noé sort de l'arche. Il a traversé les eaux de la mort. Le monde ancien a disparu. Un monde nouveau commence sous un arc-en-ciel. Et son premier geste — avant de reconstruire, avant de planter, avant de penser à sa propre vie — est d'offrir un sacrifice à Dieu.

*« Noé bâtit un autel à l'Éternel ; il prit de toutes les bêtes pures et de tous les oiseaux purs, et il offrit des holocaustes sur l'autel. L'Éternel respira la douce odeur » (Gn 8, 20-21).*

Ce geste dit quelque chose d'essentiel sur la structure même du repas eucharistique. Noé vient de traverser la mort. Il est sorti vivant des eaux. Il a reçu quelque chose d'immense — une vie nouvelle, un monde nouveau, une alliance. Et sa première réaction n'est pas de s'installer, de profiter, de construire pour lui-même. C'est d'*offrir*.

Nous arrivons à l'autel avec ce que nous sommes — nos semaines traversées, nos épreuves, nos fautes, nos joies. Le pain et le vin posés sur l'autel, c'est nous — notre travail, notre vie, ce que nous avons traversé. Et ce que nous recevons en retour dépasse infiniment ce que nous avons donné. C'est le sens de la procession des offrandes qui suit la prière universelle. Après avoir prié pour tous les hommes, on offre symboliquement, le pain et le vin, voire d'autres objets de la réalité de la communauté.

Mais regardons maintenant ce que ce sacrifice de Noé préfigure plus profondément.

L'évangile de Jean, au moment de la mort de Jésus sur la croix, note un détail que les autres évangélistes ne mentionnent pas : *« L'un des soldats lui perça le côté avec sa lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau » (Jn 19, 34).* L'eau et le sang. Ces deux éléments ne sont pas là par hasard. Jean les place côte à côte parce qu'ils disent deux choses à la fois : le sacrifice est accompli — le sang versé — et les sacrements en jaillissent — l'eau du Baptême, le sang de l'Eucharistie.

Et voici ce que cette image révèle sur l'arbre de vie. Les Pères de l'Église — Augustin en particulier — ont identifié le bois de la croix avec l'arbre de vie. *Lignum crucis, lignum vitae* — le bois de la croix, le bois de la vie. Les chérubins gardaient le

chemin de l'arbre de vie avec une flamme de glaive tournoyant. Sur la croix, ce glaive s'est retourné contre le Christ lui-même — et de son côté transpercé ont jailli l'eau et le sang. Le chemin vers l'arbre de vie est maintenant ouvert. Il passe par la croix. Et ses fruits se mangent et se boivent sur chaque autel du monde.

---

## Deuxième typologie — Melchisédech et le sacrifice d'Isaac.

*Genèse 14,18-20 et Genèse 22.*

Revenons un instant en arrière — avant le sacrifice d'Isaac, avant même la promesse d'un fils. Abraham vient de remporter une victoire militaire. Il rentre. Et à sa rencontre vient un personnage mystérieux, que le texte introduit sans explication et sans généalogie : « *Melchisédech, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin. Il était prêtre du Dieu Très-Haut. Il bénit Abraham* » (Gn 14, 18-19).

C'est tout. Trois versets. Mais trois versets qui ont retenu l'attention de toute la tradition chrétienne depuis les origines — au point d'être inscrits dans le Canon romain de la messe, que l'Église prie depuis des siècles : « *Daigne regarder ces offrandes comme tu as daigné agréer le sacrifice de notre patriarche Abraham et l'offrande sans tache que t'a présentée Melchisédech, ton grand prêtre.* »

Pourquoi ce texte est-il si important ? Parce que c'est la première offrande de pain et de vin dans la Bible. Melchisédech — prêtre d'un ordre mystérieux, sans commencement ni fin selon la lettre aux Hébreux — apporte à Abraham exactement ce que Jésus prendra dans ses mains le soir du Jeudi saint. Du pain. Du vin. Et une bénédiction.

Abraham reçoit. Il n'a rien demandé. Il vient de combattre, il est épuisé, il rentre. Et Dieu lui envoie un prêtre avec du pain et du vin. Ce geste dit quelque chose d'essentiel sur l'Eucharistie : elle n'est pas d'abord ce que nous faisons pour Dieu — c'est ce que Dieu fait pour nous. Elle vient vers nous, comme Melchisédech est venu vers Abraham. Elle nous nourrit avant même que nous ayons pensé à demander.

Et voilà ce que ce texte préfigurait. Jésus le dira lui-même, sans ambiguïté : « *Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement* » (Jn 6, 51). Le pain de Melchisédech était réel, nécessaire, donné par Dieu. Mais il nourrissait pour quelques heures. Ce que Jésus donne est d'une autre nature — le pain qui ouvre le chemin vers l'arbre de vie, le pain de la vie éternelle.

---

Quelques chapitres plus tard, Dieu redemande à Abraham ce fils que la promesse lui avait donné. Abraham monte sur la montagne de Moriah avec Isaac. Isaac porte le bois du sacrifice. Abraham porte le feu et le couteau. Et Isaac pose cette question déchirante : « *Mon père, voici le feu et le bois — mais où est l'agneau ?* » Abraham répond : « *Dieu pourvoira lui-même à l'agneau, mon fils* » (Gn 22, 7-8).

*Yahweh Yireeh* — le Seigneur voit, le Seigneur pourvoit. C'est le nom qu'Abraham donnera à ce lieu après le sacrifice. Et cette parole traverse toute la Bible comme une promesse — jusqu'à son accomplissement sur le Golgotha, où Dieu pourvoit lui-même, non plus un bélier, mais son propre Fils.

Et dans la tradition rabbinique — le *midrash* —, Isaac n'est pas passif. Il dit à Abraham, avant d'être lié sur l'autel : « *Père, lie-moi bien les mains, afin que je ne résiste pas. Car mon esprit dit oui, mais mon corps risque de dire non devant la peur du couteau.* » C'est un oui total, librement donné, jusque dans la chair qui tremble. Qui reconnaît-on dans ce portrait d'Isaac ? Le Christ à Gethsémani : « *Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe. Cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne* » (Lc 22, 42).

Ces deux textes forment un seul mouvement. Melchisédech apporte du pain et du vin à Abraham — Dieu nourrit son serviteur et lui promet un fils. Et ce fils, Dieu le redemande sur la montagne — et c'est son propre Fils qu'il donnera finalement, une fois pour toutes, sur la croix.

Sur l'autel, à chaque messe, ces deux gestes sont accomplis et dépassés. Le pain et le vin de Melchisédech sont devenus le Corps et le Sang du Christ. Le sacrifice d'Isaac est devenu le sacrifice du Fils de Dieu — consenti librement, offert une fois pour toutes, rendu présent sur chaque autel du monde.

Et Jésus, le soir du Jeudi saint, au moment de prendre ce pain et ce vin dans ses mains, a dit quelque chose qui ouvre un horizon vertigineux : « *Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le Royaume de mon Père* » (Mt 26, 29). Ce repas n'est pas le dernier. Il est l'avant-dernier. Au bout du chemin — au bout de cette longue marche qui a commencé dans le jardin d'Éden, au bout de toutes les errances et de tous les retours — nous attend un festin. Un festin éternel, dans le Royaume du Père.

Toutes les typologies que nous avons contemplées aujourd'hui convergent vers ce point. Les eaux du Baptême menaient vers la vie nouvelle. Le souffle de la Confirmation vivifiait pour la route. Et l'Eucharistie — l'arbre de vie retrouvé, le pain de Melchisédech accompli, le sacrifice d'Isaac dépassé — est à la fois le repas du voyage et les prémices du festin à venir.

**Heureux les invités au repas des noces de l'Agneau.**

## Conclusion — Source, sommet et arbre de vie retrouvé.

Nous voilà au terme de ce long parcours.

Ce matin, nous sommes partis de la première ligne de la Bible. L'humanité chassée du jardin, marchant vers l'orient, s'éloignant de Dieu. Les chérubins gardant le chemin de l'arbre de vie. Et nous avons suivi cette humanité affamée — affamée de sens, affamée de Dieu, affamée de cette vie éternelle dont elle avait été séparée.

À chaque étape, Dieu a fait un geste. Des tuniques pour couvrir la honte — le Baptême vous a revêtus du Christ. Un souffle sur les eaux du chaos et du déluge — la Confirmation vous a vivifiés et protégés. Le pain et le vin de Melchisédech, le bélier d'Abraham — jusqu'à l'accomplissement définitif sur la croix.

Nous avons célébré l'eucharistie, l'arbre de vie retrouvée, pain pour la vie éternelle.

L'Eucharistie n'est pas seulement le troisième sacrement reçu après les deux autres. Elle les *accomplit* et les porte en elle. Elle est la table à laquelle le baptisé revêtu du Christ vient s'asseoir, la nourriture par laquelle le confirmé vivifié par l'Esprit est soutenu pour la route. En elle, tout converge. D'elle, tout repart. C'est le sens de source et de sommet.

Ce que les chérubins gardaient depuis la chute, le Christ le donne librement. Ce que les sacrifices de l'Ancien Testament préparaient de loin — le sacrifice de Noé, le pain et le vin de Melchisédech, le consentement total d'Isaac — tout cela est accompli, une fois pour toutes, sur la croix. Et ce qui en jaillit se pose sur chaque autel du monde, à portée de main, sous la forme d'un repas.

Pensons à Isaac portant le bois du sacrifice sur ses épaules, et posant cette question à son père : *où est l'agneau ?* Nous aussi, nous portons le bois de notre propre vie — avec ses épreuves, ses fautes, ses éloignements vers l'orient. Et la réponse d'Abraham traverse les siècles jusqu'à nous : *Dieu pourvoira*. Il a pourvu. Son Fils est là, sur l'autel, à portée de main.

Certains d'entre vous ont déjà mangé à cette table. D'autres s'en approcheront dans quelques semaines, dans quelques mois. Pour tous, la même invitation, la même promesse : **Venez manger !**